Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 24

Artikel: Jeune et vieux : parabole
Autor: Solandieu
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216465

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mains lasses épluchent les légumes, assises sur le banc qui regarde la route.

Ce sont des villages de paysans. Les uns se montrent tout entiers fièrement campés sur une éminence; d'autres sont modestement plantés dans les champs; enfin quelques-uns se cachent à demi dans un pli du terrain. Chacun a son aspect, son caractère, sa vie propre, son âme. Et quand on s'éloigne, dès qu'on a dépassé les champs de blé, les carrés de pommes de terre et les prairies, on rencontre la grande forêt qui dévale en ba sles pentes, s'étale complaisamment sur les petites collines et cesse brusquement près des marais et des vignobles.

A mesure qu'on s'élève sur les hauts plateaux jurassiens, les villages changent d'aspect. Les maisons deviennent plus basses. Elles sont écrasées par le grand toit de bardeaux sur lequel on aperçoit de temps à autre une cheminée à bascule. Et ces maisons sont toutes pareilles avec leurs petites fenêtres sans contrevents, leur cuisine étroite et leurs plafonds bas. On croirait voir un troupeau de moutons qui s'accroupit dans une dépression du sol pour laisser passer le grand vent de la montagne.

Sur ces hauts plateaux, âpres et rudes, la campagne est plus restreinte. C'est à peine si l'on aperçoit au milieu des pâturages quelques carrés de seigle ou de pommes de terre. Alors, pour vivre, il a bien fallu se tourner du côté de l'industrie. Devant la fenêtre, en pleine lumière, on a dressé un établi. Tout près il y a une armoire avec des petits tiroirs superposés. L'homme est là, penché en avant, la loupe sur le front, un tournevis à la main. Il est chez lui, dans sa maison. Il travaille tant que le jour est long; il éprouve la joie d'être au milieu des siens. Les enfants jouent dans la chambre voisine, l'eau chante dans une casserole et, sur le fourneau de catelles brunes, le chat ronronne paisiblement.

D'autres vont en fabrique; ils sont assis côte à côte; ils ont juste assez de place pour se tourner sur leur tabouret. Le bâtiment est haut et neuf; les établis sont alignés près des fenêtres dans un ordre impeccable; ils ont tous la même couleur, la même hauteur et le même nombre de places. Les vastes salles hautes et claires sont chauffées par le chauffage central. En bas, il y a des toilettes dernier modèle et des chambres de bain. Hygiène, confort et commodités, rien ne manque à cet édifice prétentieux qui se dresse avec insolence au milieu d'un groupe de petites maisons grises, timides et basses.

Maintenant, on chôme. Et le modeste horloger, assis devant son établi, regarde d'un air narquois — tout en réparant une montre — la grande maison vide qui ne peut pas même fermer ses volets pour cacher sa misère.

Jura! vieux Jura! qui abrites dans tes vallées de gros villages industriels tandis que des fermes isolées se blotissent au pied d'un rocher, au milieu de tes pâturages aux grandes gentianes qui dressent leurs tiges raides et leurs feuilles creuses, tu es le Jura de la montagne, le Jura triste et monotone. Du haut de tes crêtes pierreuses, tu regardes les Alpes aux neiges étincelantes et tu contemples la plaine avec ses campagnes, ses cités et ses lacs. Ton peuple qui jadis vivait une vie patriarcale s'est résolument orienté vers l'industrie. Au lieu d'émigrer, tes fils ont agrandi leurs maisons, ils ont créé de gros villages. En changeant leur manière de vivre, ils ont modifié leurs idées. Ayant peu de contact avec l'étranger, ils se sont repliés sur eux-mêmes, ils ont beaucoup lu et sont parfois devenus des utopistes ou des mystiques qui poussent leurs idées à l'extrême.

Jura! vieux Jura! tu es le pays des chalets de pierre, des toits de bardeaux et des cheminées à bascule où vit une population sobre, fidèle et travailleuse qui soigne le bétail, exploite les bois, répare les montres et connaît à fond la petite mécanique. Mais tes vallées et tes hauts plateaux sont aussi le refuge de toutes les religions, de toutes les illusions et de toutes les utopies. *Jean des Sapins.*

Question. — Dis, m'man, où est ta maman à toi? demandait à sa mère un gentil bambin.

— Mon chéri, ta grand'maman est morte, hélas!

— Ah! oui... Alors qui qui l'a tuée? *P.*

A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Lausanne, le 6 juin 1921.

Votre vieille abonnée nyonnaise, mon cher *Conteur*, nous fait songer à cette femme des montagnes neuchâteloises qui, ne trouvant pas de son goût la jolie indienne, le coquet fichu et le bonnet de linon neuchâtelois, proposait sans frémir de « créer un joli costume neuchâtelois de fête (d'apparat) » : une jupe plissée, un joli kimono et un béret crânement planté!

Voyez-vous cette coiffe verte et blanche couronnant nos cheveux blancs, ou blonds, ou noirs? Il est certaines propositions qui ne supportent pas discussion.

L'Association des Vaudoises a établi une description détaillée du costume vaudois, basée sur des documents des XVIIe et XVIIIe siècles, en un temps où nous étions bien Vaudois, mais où le vert et le blanc n'étaient point nos couleurs.

Notre costume est austère parce que le Pays de Vaud a longtemps été opprimé; il y a cent ans seulement qu'il a pris conscience de soi; sous le régime bernois, toutes les fonctions lucratives étaient fermées aux Vaudois, d'ou l'impossibilité de s'enrichir et de vivre dans le luxe.

Nos paysans payaient la dîme pendant que les riches paysans bernois, appenzellois ou zurichois paraient leurs costumes de riches ornements. Les Vaudoises de l'Association ne l'ornent pas, leur costume austère, ne désirent pas le rajeunir ou le modifier. On ne *crée* pas un costume, on le reconstitue, et la simplicité est encore ce qu'on a trouvé de mieux dans tous les domaines.

Secrétariat de l'Association des Vaudoises.

Tare pour barre. — Une brave femme d'une petite ville voisine de Lausanne, en critiquant un jour son notaire, prétendait que ce dernier ne connaissait pas suffisamment son français et que ses actes fourmillaient de fautes. Pour prouver sa supériorité en cette matière, elle disait de lui en exprimant son grief de ce que cet homme d'affaires avait compromis sciemment ses intérêts : « M. le notaire P..., au lieu de recommander ma propriété à des amateurs pour arriver à la vendre à un prix raisonnable, n'a fait que la « dégrader » en toute occasion. »

Cette bonne femme voulait dire « dénigrer » ou « déprécier ». *Pn.*

LE RÉGIME SEC

UNE campagne se fait actuellement dans le pays en faveur de l'« option locale ». Savez-vous ce que c'est? Non. Eh! bien, c'est tout simplement l'introduction dans la Constitution cantonale d'une disposition autorisant les communes à interdire, ensuite d'une votation populaire à laquelle le beau sexe pourrait exceptionnellement prendre part, la fabrication et la vente, sur leur territoire, des boissons distillées. L'idée en soi n'est point mauvaise, pour autant qu'il soit bien entendu qu'il ne s'agit point là d'une amorce d'une proscription générale de toutes les boissons, aussi bien fermentées que distillées, et que précautions soient prises pour prévenir toute nouvelle tentative de proscription. Le Vaudois aime sa vigne, aime son vin et ne saurait s'accommoder du système américain.

Du reste, les Américains, eux-mêmes, ne s'y sont pas pliés de bonne grâce et, en cachette, font de nombreux accrocs à la loi. Lisez plutôt les lignes suivantes extraites d'un journal illustré français :

« On sait qu'en Amérique, depuis deux ans, sévit le régime sec. La consommation des alcools et des vins est interdite.

» Pourtant, comme on l'imagine, les amateurs de boissons fortes n'ont pas renoncé pour cela à leur passion. Ils tournent la difficulté avec toute l'ingéniosité dont ils sont capables. Les gens très riches font un voyage au Canada afin de boire un coktail ou prennent le paquebot pour l'Europe. Les autres s'en tirent d'autre façon. Ainsi on cite un stratagème qui fait fureur, paraît-il, en ce moment.

» Il consiste à posséder une canne truquée, une canne dont le pommeau se dévisse et qui contient un long tube de verre. Avec cette canne, l'amateur d'alcool s'en va au restaurant, dépose l'objet au vestiaire, déjeune ou dîne tranquillement, puis reprend sa canne pour s'en aller. Mais, pendant son repas, un garçon a eu soin de remplir l'étrange bouteille. Quand le buveur est rentré chez lui, il trouve son petit verre à portée de sa main.

» L'Amérique, autrefois, était plus indulgente aux buveurs. L'un d'entre eux, raconte-t-on là-bas, ayant été traduit en justice pour ivrognerie, s'excusa en disant :

» — C'est la Bible qui me conseille de boire.

» — La Bible! s'écria le juge. Montrez-moi vite le passage.

» Et l'autre, ouvrant le livre des Proverbes, lut les versets 6 et 7 du chapitre XXXI : « Donnez de la » cervoise aux affligés et du vin à ceux qui ont de » l'amertume à l'âme! Qu'ils boivent et oublient leur » pauvreté et qu'ils ne se souviennent plus de leurs » douleurs! »

» Le juge, convaincu, acquitta le pieux pochard. »

Singulière chaussure. — Un marchand de chaussures reçoit la visite d'un client : Vous m'avez trompé, dit celui-ci, vos souliers ne valent absolument rien; regardez.

— Comment! qu'y a-t-il?

— Il y a que je les ai mis la première fois hier pour aller à Berne par le train de midi, et quand je suis revenu par le train de 8 h. 22, ils n'avaient plus de semelles.

— Ma foi, monsieur, ce n'est pas ma faute, mes souliers ne sont pas faits pour aller en chemin de fer.

JEUNE ET VIEUX

Parabole.

DANS le verger de mon voisin, un vieux pommier qui a vu passer les soldats de Maurice Barman dresse sa tête vénérable à côté d'un jeune abricotier en pleine sève.

Dès Pâques fleuries, tous deux se couronnent de fleurs, le premier d'un blanc de lys, le second, d'un rouge écarlate. Le symbole des couleurs nationales! Le vieux en était tout rajeuni; le jeune tout orgueilleux. C'est le lot des deux âges.

— C'est ta dernière toison! hasarda ironiquement l'abricotier à son voisin: tu as voulu, pour la dernière fois, prodiguer tout ton regain de sève à ton front.

— Peut-être; répondit doucement le vétéran; pour le moment, mon seul souci est que l'aquilon daigne épargner ma couronne sénile et me laisser la joie très grande d'offrir, une fois encore, à celui qui me possède, le tribut de mon sang, en récompense des soins qu'il m'a donnés.

— C'est un radotage de vieux, que tu me fais là! reprit l'abricotier; que t'importe, après tout, que tes rameaux ploient sous le poids de tes fruits, si tu dois t'épuiser dans ce dernier effort! Pour moi, je n'ai cure d'une aussi vaine gloire; mon front d'ailleurs, est assez fort pour mépriser l'autan, car j'ai pour moi l'invincible vigueur de la prime jeunesse.

— Je le souhaite vivement, jeune présomptueux, mais que ta pleine confiance en toi ne te dispense pas, au moins, de respecter le rôle de la vieillesse qui est de faire son devoir, jusqu'au bout! Si je meurs dans ce dernier effort, ce sera le couronnement de ma vie.

— Eh bien! soit! moi, je songe d'abord à vivre, puis, après, nous verrons! repartit l'abricotier.

Le même soir, un vent noir souffla dans la plaine et la nuit le thermomètre marqua —5. Au matin, les fleurs rouges étaient devenues noires, tandis que les blanches étaient à peine froissées par l'haleine de l'aquilon.

Qu'advint-il? Le vieux pommier, aguerri par l'âge, résista victorieusement à l'attaque; il ne perdit dans la lutte, qu'une minime partie de sa flore et de son

fruit. Son propriétaire, content de la récolte, le combla de soins, le fit émonder, chauler, engraisser, tant et si bien que le vétéran se mit à rajeunir, comme si une sève nouvelle lui avait été insufflée. Chaque printemps le criblait de fleurs.

Quant au jeune abricotier, il ne produisit cette année-là pas un seul fruit. L'an qui suivit, l'arbre se montra végétatif, il était évident qu'il avait été profondément atteint par le gel et qu'il souffrait d'anémie; ses sources vives semblaient taries. — Le propriétaire, en homme pratique, décida d'arracher ce sujet désormais chétif et de le remplacer par une essence plus vigoureuse, ce qui fut fait.

* * *

Il en est des hommes comme des plantes. La jeunesse se croit invulnérable; elle professe, pour les « vieux » une pitié presque méprisante ; elle compte pour rien leur expérience et leurs généreux efforts. Tant que le sort indulgent leur sourit, les jeunes s'attribuent volontiers toutes les qualités qui semblent être le privilège de leur âge. Mais vienne un sérieux contre-temps, les voilà chancelants et désarçonnés. L'adversité les abat d'un coup; ils n'ont pas le courage de souffrir, de subir la crise et de se ressaisir, ils languissent dans le désespoir ou meurent lâchement. Alors que les vieillards courbés sous le poids des ans et des durs labeurs, attendent l'ennemi de pied ferme et l'attaquent de front.

Jeunes gens, haut les cœurs ! et méditez quelquefois cette simple parabole. *Solandieu.*

Glace. — Mme la conseillère *** donnait un thé. On y servit des glaces, et, hasard inoui, il en resta quelques portions que, par excès de générosité, madame envoya à ses domestiques. Mais la femme de chambre en eut à peine goûté, qu'elle s'écria avec indignation : « Quelle impertinence ! pour une fois que l'on reçoit quelque chose de la table des maîtres, c'est un « papet » si froid qu'on ne peut pas le manger !! »

Il y a cuiller et cuiller. — La petite Jeanne devait prendre de l'huile de foie de morue. Au bout de quelques jours de ce traitement, la maman examine le flacon contenant l'affreux breuvage :

— Mais, Jeanne, il me semble que ton huile a bien peu diminué; prends-tu bien chaque fois la dose prescrite ?

— Oh, oui, maman, une bonne cuillerée à soupe...; seulement je ne remplis pas la cuiller.

2

LA CATHÉDRALE

Croquis lausannois.

(Suite.)

Mottu, qui n'avait pas grande suite dans les idées, ne s'inquiétait plus de savoir où « roupiller ». Très occupé, maintenant, à retourner ses poches, il cherchait quelques brises de tabac, de quoi faire une modeste « tige ». Mais, c'était la misère. Dans son gilet, entre l'étoffe et la doublure, il trouva, cependant, une feuille de papier à cigarettes, froissée, noircie, peu appétissante. Il la glissa sur la paume de sa main et continua son inspection, secouant, râclant, fouillant. Rien.

— T'as pas de « treifle », Poulard ?

Sans réponse, le bonhomme amena, d'un coup de langue, entre ses dents, un bout de cigare à demi-mâché, geste qui voulait dire : « Tu vois, c'est tout ce que j'ai » et, craignant, sans doute, que cette mimique ne fût pas suffisamment convaincante, il grogna :

— Un petit « grillet » trouvé à la Solitude.

L'explication suggéra une idée à Mottu.

— C'est vrai, ça. Faut voir par terre. Il y a p't-être un « mégot » par là autour.

Et il se leva pour explorer la route. Chasse peu fructueuse : un tout petit bout écrasé, misérable, poussiéreux. Il le ramassa cependant.

— Ça fera toujours une tirée.

Poulard qui espérait renouveler sa chique, eut un geste de dépit.

— Sale patelin ! C'est pas à « Loseno » qu'on la danserait pour un « grillet ».

— Pour sûr, approuva Mottu.

Et comme il avait l'âme compatissante, Dodo partagea le minuscule bout de cigare. Puis il se rassit à côté du camarade pour savourer la maigre cigarette. Longtemps ils restèrent ainsi, sans parler, n'ayant, d'ailleurs, rien à se dire. Sur la Riponne, en groupe, avec les amis, ils demeuraient parfois une heure, les mains dans les poches, sans ouvrir la bouche. Qu'auraient-ils dit ? La vie de chaque jour n'était-elle pas toujours la même ? Le mardi semblable au lundi, le mercredi au mardi ? Seul, le dimanche faisait tache, la police n'aimant pas à voir Poulard, Dodo, le grand Binbin, et deux ou trois autres, stationner sur la place, ce jour-là. Ils émigraient alors dans la banlieue, et dormaient dans un bois pour passer le temps. A part cette variante dans leur existence de philosophes, rien ne la modifiait, sauf les séjours plus ou moins longs à la Colonie, pour vagabondage, ou au Pénitencier pour de petits vols, de minimes escroqueries. Mais de ces choses, ils ne parlaient pas. A quoi bon ? Bien connu le régime de la prison. Pas nécessaire d'en discuter.

Ainsi Poulard et Dodo ne disaient mot, absorbés tous deux dans une rêverie sans pensée, et regardant le paysage comme un couple de moutons regarde passer un cortège de tir : sans y rien comprendre. Cependant, Dodo ayant achevé sa « tige » montra de la main les tours et la flèche de la Cathédrale qu'on apercevait à l'ouest, pointant au-dessus d'un verger. Et il dit :

— C'est la Cathédrale ?

— Alors ! Bien sûr ! Tu connais plus le pays, ou quoi ? C'est la Cathédrale, et là-bas, St-François.

— T'es né à « Loseno » ?

— Tu parles. Rue du Pré n° 32, au troisième.

— Y a longtemps ?

— C'est pas hier. Et toi, où tu es né ?

— A Ouchy. La mère lavait les lessives.

— Et le père ?

— Pas connu.

Ils se turent. Poulard rattachait les ficelles de son espadrille gauche. Ça n'allait pas.

— Faudra passer chez un pasteur, grogna-t-il. J'ai plus de « godillots »...

— Et la « chasuble » qu'en as-tu fait ?

— Vendue. Quarante sous à la mère Taquet.

Poulard se faisait chausser et habiller par les ministres. Il était connu. On ne le rabrouait pas. Un pantalon par-ci, des souliers par-là, voire une redingote — que Mottu baptisait « chasuble » on n'a jamais su pourquoi. Ainsi, il était toujours à peu près couvert.

— Moi, fit-il ayant poursuivi mentalement sa chasse aux souvenirs, moi, mon père était tanneur.

— Tanneur ?

— Ouvrier chez Mercier... Et puis, tu sais, un brave homme. Pas une heure de clou dans toute sa vie. Et la mère ? Une rude travailleuse. Elle a élevé cinq gosses...

— Ils sont morts ?

— Qui ? Les vieux ? Bien sûr.

— Non, les gosses...

— Y en a un qui est en France, un autre à Vevey, cordonnier, la cadette est morte et l'autre est en Russie.....

— Pourquoi que t'y vas pas ? T'aurais plus d'ennuis ?

Poulard secoua la tête, mais ne répondit ni oui, ni non. Il n'aimait pas à parler de cette sœur partie, après un mariage rompu grâce à l'inconduite de l'aîné. Il se savait coupable, ou, plutôt, il se savait la cause du malheur, mais ne s'en croyait pas responsable. Il n'avait pu faire autrement. C'est la vie. Déterministe sans le savoir.

— On avait un joli appartement, des meubles; on la faisait belle. Pas comme des princes, bien sûr, mais on avait assez. Le père gagnait de bonnes journées.

Il regarda de nouveau la Cathédrale.

— J'en ai fait des parties de « gnus » sur la terrasse. Ce qu'on rigolait ! Et puis, à la nuit, on tirait la sonnette à l'Evêché et on se cavalait en bas la rue St-Etienne. Ce qu'on riait !

Mottu écoutait, intéressé. Poulard continua.

— Oui... dans ce temps-là je ne pensais pas qu'on la tirerait plus tard, cette sonnette, pour entrer dans la boîte... Peuh !

Il cracha son bout de cigare sur l'herbe, à ses pieds. Mais la mélancolie, conséquente au rapprochement des deux sonneries, passa très vite, chassé par les nuages joyeux de la rue.

— Et des parties de « couratte » par la Cité, autour de l'église, dans la cour de l'Académie, partout par là. C'est ça qui était chouette. Des fois, quand on avait un sou on se payait des brises chez la mère Fritz. Pas tous les jours, bien sûr, mais ça fait rien, c'était rudement bon. Y avait des bonbons presque entiers.

(A suivre.) SAMI DE PULLY.

LE « ROI DAVID » A MÉZIÈRES

C'est donc aujourd'hui samedi que le Théâtre du Jorat rouvrira ses portes, irrévocablement fermées pendant la guerre. On dit merveilles du *Roi David*, la nouvelle pièce de René Morax, dont M. Honegger a écrit la musique. Le nom de l'auteur et ses œuvres précédentes sont le meilleur gage d'un nouveau succès, qu'au dire des personnes initiées, sera le plus brillant. D'autre part, les décors et les costumes d'un goût artistique très sûr sont de toute beauté. Quant aux interprètes, ils rivalisent, dit-on, de talent. Du reste, nous aurons le sujet de revenir plus au long, sur la série certaine des belles représentations de Mézières.

LES SPECTACLES

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine encore, le Royal Biograph annonce un programme extraordinaire avec *Le Comte de Cagliostro*, un merveilleux drame d'aventures en 6 actes. *Le Comte de Cagliostro* est un drame puissant tiré de la vie du plus grand aventurier de tous les temps qui fit des dupes dans toutes les grandes capitales de l'Europe et qui vécut une vie des plus fantasques. Au programme encore : *Fatty rival de Picratt !* un nouveau succès de fou-rire en 2 actes et *Dix minutes au Music-Hall.* Dès cette semaine et durant la saison d'été, tous les dimanches, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Malgré l'importance du programme prix ordinaire des places.

ASSOCIATION DES VAUDOISES

Questions à étudier par les sections pour le prochain grand Comité central (juillet) :

1. La caissière centrale doit-elle fournir des cartes uniformes à toutes les sections ou bien les sections préfèrent-elles avoir leur propre carte ?

2. Règlement pour le concours de costumes (prix Widmer).

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE
1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE
SE BOIT GLACE G.162 L.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.